

Mariana Otero :

« Une double création sociale et cinématographique »

Mariana Otero scrute le parcours des salariées d'une entreprise de textile en liquidation qui s'embarquent dans l'aventure coopérative.

Mariana Otero ne cesse d'interroger la société contemporaine. Souvent au travers de ses institutions avec des films comme *Non-lieux* en 1991, *La Loi du collègue* en 1994 puis *Cette télévision est la vôtre* en 1997. Quelques années plus tard, elle emprunte les chemins de traverse d'un registre plus intime: c'est en 2003 sa belle *Histoire d'un secret*. Avec *Entre nos mains*, elle filme l'émancipation des ouvrières de l'usine *Starissima*.

Comment le projet de ce film est-il né?

Mariana Otero. Je me suis toujours attachée à dresser un «l'état des lieux» de notre société en racontant des histoires. Les coopératives me semblaient offrir la possibilité d'un regard sur des gens qui transforment leur manière de vivre, de penser et de se penser. J'en ai visité beaucoup. Les gens me racontaient plus ou moins la même chose: au début, la méfiance, les doutes lorsque des salariés doivent prendre des décisions quand on ne le leur a jamais demandé, les difficultés avec le patron qui même en faillite ne veut pas lâcher sa «chose», les crocs-en-jambe du «marché»... Je savais tout cela en arrivant chez *Starissima*, l'entreprise du film. L'aspect passionnant, c'était que la coopérative était en projet et que mon projet de film est venu le rejoindre. Il s'agit de deux créations, l'une sociale, l'autre cinématographique, aux relations poreuses. Qu'il s'agisse d'une coopérative ou d'un film, il faut s'y engager pour que cela existe.

Comment avez-vous réfléchi à la forme de votre film?

Mariana Otero. Je me pose à chaque film la question de la forme la plus appropriée pour tenter de rendre la complexité des enjeux. Là j'ai décidé de le faire du point de vue des salariées sans jamais m'en départir, sans commentaires en voix off qui selon moi poussent le spectateur à la passivité alors que je recherche sa qualité d'écoute. Les questions que se posent les salariées sont alors les mêmes que celles du spectateur qui n'est jamais en avance sur ce qui se passe. On partage enthousiasmes et déceptions.

C'est un film à suspense?

Mariana Otero. Jean-Luc Godard dit que si l'on opte pour le documentaire et que l'on va au bout, on rencontre la fiction, et inversement. Ce qui est très beau avec le documentaire, c'est la possibilité de «faire» avec les gens, avec le réel, tout en inventant. Pendant le tournage, je construisais avec les événements en essayant de saisir les différentes facettes. Ensuite au montage, deuxième étape de cette construction, on essaie d'épurer, de mettre les dialogues en résonances, de favoriser toutes les expressions pour ne pas rester à la surface. Chaque parole, chaque scène ouvre la réflexion sur un problème différent. Le rapport au savoir, à la démocratie, à la façon dont cette démocratie peut fonctionner quand les gens n'ont pas les informations adéquates... Tout cela est pris dans la dramaturgie. Personne dans le film ne porte la vérité. C'est l'ensemble de la construction qui va faire sens.

Sans que votre image apparaisse et à peine votre voix, on vous sent très présente dans le film. Quelles étaient vos relations avec les salariées?

Mariana Otero. J'ai décidé d'être là tous les jours, de faire partie de l'entreprise, aux mêmes horaires. Au début, les salariées – j'utilise le féminin parce qu'il s'agit très majoritairement de femmes bien que l'on rencontre des hommes, surtout dans l'encadrement – me demandaient comment elles pouvaient bien devenir le sujet d'un film. Et au fur et à mesure du projet de

coopérative et donc du film, elles prennent de plus en plus de libertés. Elles deviennent de véritables personnages. Chacune, avec sa culture, ses mots, va s'emparer du tournage, de la narration. Le rapport avec moi s'inverse. Je ne voulais pas qu'elles oublient la caméra. Nous étions proches mais avec une recherche constante de la juste distance qui permet de travailler, d'apporter des éclairages.

Devenir «sujet» et non objet de sa propre histoire, c'est toute la question?

Mariana Otero. Cette liberté se conquiert peu à peu au travers de toutes sortes de péripéties et de questionnements, de mises en relations que ces femmes vont opérer entre des événements économiques majeurs et des éléments de leur propre vie. Et cette liberté les grandit. Je trouve qu'elles deviennent de plus en plus belles parce qu'elles n'ont pas d'image à défendre. Elles ne sont pas dans le pouvoir. Elles s'aventurent, du point de vue de l'image, sans se mettre de contraintes ni de barrières. La petite comédie musicale qui est l'aboutissement de tout cela a permis de faire passer les émotions de cette expérience transformatrice quelle qu'en soit l'issue. L'entreprise s'est transformée en studio de tournage. C'était magique.

Journal L'HUMANITE, 6 oct. 2010, entretien réalisé par Dominique Widemann